

s'épanouissent presque en ombelle, au sommet de la tige et des branches.

Cette modeste plante appartient à la même tribu que la chicorée sauvage et le pissenlit ou dent-de-lion. Comme celle-ci, elle est mieux qu'innoffensive ; elle est utile. Malgré un peu d'amertume, elle est bonne à manger en salade, quand elle n'a encore que des feuilles et n'a pas eu le temps de pousser en tige. On lui a même fait une petite place parmi les plantes médicinales ; on la dit rafraîchissante, sédative ; on lui prête quelques-unes des qualités de la laitue, qui est aussi une chicorée.

(Magasin pittoresque.)

V. L'ÂGE D'OR.

Qu'ils sont féconds, doux et vivants, ces jours de notre âge d'or, où l'enfant vit et respire dans la confiance et dans l'amour ; où l'enfant croit d'une foi pleine que son père et sa mère savent tout, qu'ils sont puissants comme des anges, et que, réfugié dans leur sein, nul mal ne le peut atteindre ; où la bouche, pleine de confiance, demande le sens de la parole, demande quelque marque d'amour.

Ce qu'on lui donne, il le reçoit ; ce qu'on lui dit, il le croit ; il ignore que l'on puisse tromper, que l'on puisse faire un faux don.

Toujours entouré de tendresse, son âme est tout entière ouverte, épanouie comme son visage. Le rayon de son cœur s'élançait droit au dehors, sans crainte et sans détour, et les impressions de la vie trouvent tout ouvert pour pénétrer.

Comment, sous cette bénédiction, l'enfant pourrait-il ne pas croître et dans son âme et dans son corps ?

Vivre dans le sein et sous les ailes d'êtres sages et puissants, qui nous protègent, qui nous dirigent et qui nous donnent tout ; n'avoir qu'à suivre, à recevoir, à obéir et à aimer ; n'être en aucun temps

seul au monde ; avoir un centre visible en ce monde pour y rapporter notre vie ; dormir sous la garde de celle qui veille sur notre couche, comme l'ange gardien, qui souffre des mille dangers passant sur notre tête, lorsque nous-mêmes en ignorons l'approche : telle est la vie dans notre enfance, dans notre âge d'or.

(GRATRY.)

VI. DE L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

Il est trop vrai que certaines personnes aiment la contradiction : elles n'attendent pas les occasions qui peuvent la faire naître ; elles la recherchent, elles la provoquent. Ce n'est point toujours par malice ; c'est souvent par goût : une conversation simple et paisible, allant droit son chemin, si intéressante et éclairée qu'elle puisse être, leur paraît monotone, sans saveur. Que leur faut-il le plus souvent pour engager une lutte de paroles où brillera leur esprit ? presque rien. Il leur suffit d'une exagération ou d'un paradoxe lancé à propos. De bonnes gens s'y laissent prendre, et se croient obligés de répondre, non pas à la fin sans un peu d'animation ou d'irritation, au nom du sens commun ; mais ce sont de bonnes gens, et, si l'on osait le dire, des naïfs. Cependant, avec ces dispositions à contredire, on s'expose à être redouté, évité, quelquefois même lorsqu'on voudrait bien qu'il en fût autrement. J'ai connu un homme d'une assez grande valeur qui se trouva écarté insensiblement d'une société d'amis, parce qu'il avait pris l'habitude de répéter très souvent : "Ah ! je ne suis pas de votre avis", et on avait observé qu'il prononçait ces mots, d'un premier mouvement inconscient, avant même d'avoir trouvé en quoi il différait d'opinion avec ceux qu'il était décidé à contredire : on se sentait ennuyé, fatigué ou blessé par ce procédé, qui entraînait mal à propos les esprits les plus pacifiques à des débats interminables et trop vifs ; il semblait toujours dire : "Allons,